

## Étirements de langue

Michel Volkovitch

*Verbier. Herbier verbal à l'usage  
des écrivains et des lisants*

Maurice Nadeau, Paris, 2000

« Peut-on-faut-il-dois-je-pour-qui-comment-par-quoi traduire ÇA ? » s'interroge l'homme de l'art saisi d'affres sur son fauteuil en triturant malaxieusement le cinquième bouton de sa chemise, celui-là même qui meurtrit le délicat nombril traductoral quand, au détour du énième feuillet, surgit une phrase complexe irréductible, quelque cacophonique hiatus ou calque calamiteux. Ce perpétuel inquiet de traducteur que tortille le doute, tourmente l'insatisfaction et vice versa, est-il forcément voué à l'angoisse, aux sudations, à l'ulcère qui se fomenté non loin du chatouilleux nombril précité ? Que non !

Certains conjurent le mal au moyen de substances, d'élixirs maison, rites en tous genres. Ces pratiques sont aujourd'hui révolues : un remède nouveau, radical et sans pareil va requinquer le corps traductoral émacié, revigorer les esprits même-z-animaux, vitaminiser nos travaux les plus chétifs. Il s'agit du *Verbier* concocté avec amour, humour et jubilation par Michel Volkovitch, écrivain lisant et traduisant, dont les ateliers d'écriture n'ont pas peu contribué à la notoriété et laissent un souvenir roboratif à tous ceux qui y ont goûté\*. À consommer sans modération aucune, en vente autorisée chez tous les libraires, le *Verbier* se prête à une posologie intensive

---

(\*) Michel Volkovitch, qui depuis septembre 2000 tient une chronique mensuelle sur les faits de langue dans la *Quinzaine littéraire*, cumule les talents d'écrivain (*Le bout du monde à Neuilly -Plaisance* et *Transports Solitaires* aux éd.Maurice Nadeau), de traducteur de grec et d'éditeur («Cahiers grecs »).

comme aux dosages homéopathiques. Ses vertus se fondent sur un principe actif qui fait merveille jusque dans les pathologies les plus graves : la poésie.

Cessons nos macérations, jetons nos haïres avec nos disciplines, étirons la langue, préconise Michel Volkovitch. Il n'est pas de figure qui dépasse la souplesse des mots, pas d'obstacle qu'un traducteur ne puisse franchir. Identifier la difficulté, l'isoler, la nommer, et aussitôt les solutions affluent. Problèmes de traduction, effets, techniques ou artifices d'écriture, le *Verbier* détaille une à une les composantes de la langue, argumente au moyen de citations et d'extraits, livre des diagnostics toujours pointus. La simple lecture de l'index (joufflu) des auteurs cités dessille l'œil du consultant.

Tous les témoignages concordent : à mesure qu'il égrène (dans l'ordre qui lui sied) chapitres et alinéas du *Verbier*, le traducteur lisant respire mieux, l'oxygène afflue dans les zones les plus cyanosées du cerveau, le plexus solaire se dénoue, le pli soucieux des lèvres se mue en lippe ravie et un gloussement extatique défripe le larynx. Bientôt, les doigts fourmillent. Appétit de traduire. Quelques confrères et consœurs ont accepté de faire part à *TransLittérature* de cette étonnante expérience.

C., traducteur de langues ibériques : « Traduire, c'est pour moi un besoin, une drogue. Le premier jet de mes travaux se déroulait toujours dans une véritable euphorie, puis venait la chute, la plongée dans le doute. Je ne tenais le coup qu'en m'adonnant sans retenue au *pata negra* et au *rioja*. La lecture du *Verbier* de Michel Volkovitch m'a tiré de cet enfer. Le chapitre intitulé "Musique" est un régal à lui seul, et les commentaires d'Echenoz sur les changements de temps, à propos des "Verbes" : le système verbal comparé à la boîte de vitesses d'une voiture... un passage qui décalamine ! »

J.F., angliciste, écrit pour *TransLittérature* qu'il vivait dans l'angoisse de la ponctuation : « Je traduis des auteurs difficiles. Bcp d'argot. Une ponctuat° impossible : archi-travaillée. Casse-tête. 2 paquets de Gitanes/jour ds ces moments-là ! Jamais content du résultat. Et puis Volko/*Verbier*/chap. Ponctuat°-orthographe-typo. Et Mots nouveaux, aussi... Incitat° à l'audace ; brillant : une révélat°. »

Les niveaux de langue causaient des migraines effroyables à C.M., jeune traductrice d'espagnol. « Ça me prenait la tête à fond. Chaque fois, y me fallait des délais supplémentaires. Des semaines à me demander si je pouvais rendre ma trad telle quelle à l'éditeur. Et plus je me relisais, plus je trouvais ça blême, jamais contente, un coup je virais toutes les négations des dialogues, un coup je les remettais. Trop léché un jour, trop lâché le lendemain : grave. Et tout le temps je flippais de pas avoir capté la vraie

difficulté, d'être passée complet à côté du ton. Dans le *Verbier*, y a plusieurs pages sur ce problème-là, sans compter les chapitres sur les dérives de syntaxe. Les "Travaux d'ateliers", c'est totale éclate, aussi : pour se muscler les abdos de l'écriture. Sérieux, je me demande bien comment j'ai pu traduire un jour sans mon *Verbier*. »

Enfin M.P.G., qui préfère taire son domaine de traduction, confie à *TransLittérature* que la lecture du *Verbier* l'a libérée de crises d'asthme récurrentes dont n'étaient venus à bout ni ses deux analyses ni les cataplasmes à la moutarde, crises essentiellement dues au problème de la prosodie, brillamment exploré dans le *Verbier* au fil des chapitres évoquant Musique, Rimes, Rythme, Longueur des phrases, tous aspects du travail de traduction en rapport avec la respiration, du texte et du lisant, raison pour laquelle M.P.G. pratique désormais avec ferveur la relecture à voix haute et traduit à gorge déployée en sus de le faire avec les oreilles, discipline à laquelle devrait s'exercer, pense-t-elle à l'instar de Michel Volkovitch, tout traducteur qui se respecte et aspire à animer son travail du juste souffle.

Traducteurs ou apprentis, écrivains et lisants, que l'on soit boulimique, rongé d'insomnies ou frénétiquement onychophage, le *Verbier* de Michel Volkovitch vient à bout des angoisses les plus coriaces, dissipe les rides et gomme les « ravages académiques ». Publié par les éditions Maurice Nadeau sous une jaquette vert gazon qui réjouit l'œil et stimule la faim de lire, le *Verbier*, compagnon du traducteur, est le plus cordial des toniques. Qu'on se le lise !

Catherine Richard